

## NIÉTOTCHKA NEZVANOVA

(Suite <sup>1</sup>)

—

## IV

Je me rétablissais lentement et, quand je quittai définitivement le lit, ma raison était encore dans une sorte de torpeur qui, de longtemps, m'empêcha de comprendre ce qui m'était arrivé. A certains moments il me semblait que je rêvais, et je me rappelle que j'avais le désir qu'en effet tout ce qui m'était arrivé ne fût qu'un rêve ! Le soir, en m'endormant, j'espérais soudain que je me réveillerais de nouveau dans notre pauvre chambre et verrais mon père et ma mère. Mais enfin ma situation m'apparut peu à peu, je compris que j'étais restée tout à fait seule, et que je vivais chez des étrangers. C'est alors que je sentis pour la première fois que j'étais orpheline.

Je commençai par examiner avidement ce qui m'entourait et m'était si nouveau. D'abord tout me parut étrange et merveilleux. Tout me gênait : les nouvelles personnes, les nouvelles habitudes. Les chambres du vieil hôtel du prince, que je crois voir encore, étaient grandes, hautes, luxueuses, mais si sombres, si noires, que je me rappelle avoir eu très sérieusement peur de m'aventurer dans une longue salle où il me semblait que je me perdrais. Ma maladie n'était pas complètement passée, et mes impressions étaient sombres et pénibles, tout à fait assorties à cette demeure solennelle et morne. En outre, une angoisse encore vague pour moi-même

(1) Voy. *Mercur de France*, nos 444, 445.

grandissait de plus en plus dans mon jeune cœur. Étonnée, je m'arrêtais devant un tableau, une glace, une cheminée d'un travail bizarre, ou une statue qui semblait comme exprès cachée dans une niche profonde, afin de mieux m'observer et de m'effrayer. Je m'arrêtais, puis tout à coup j'oubliais pourquoi je m'étais arrêtée, ce que je désirais, ce à quoi je pensais, et quand je me le rappelais, la crainte et le trouble me saisissaient de nouveau et mon cœur commençait à battre plus fort.

Parmi les personnes qui venaient me voir quand j'étais au lit, malade, outre le vieux docteur, j'avais été frappée surtout par le visage d'un homme assez âgé déjà, sérieux et bon, qui me regardait avec une compassion profonde ! J'aimais son visage plus que tous les autres. J'aurais bien voulu lui parler, mais je n'osais pas. Il était toujours très triste, parlait par saccades, très peu, et jamais le sourire ne paraissait sur ses lèvres. C'était le prince X... lui-même, celui qui m'avait trouvée et recueillie dans sa maison.

Quand je commençai à me rétablir, ses visites devinrent de plus en plus rares. Enfin, la dernière fois qu'il vint, il m'apporta des bonbons, un livre avec des images, puis il m'embrassa, mit sur moi un signe de croix et me demanda d'être plus gaie. Pour me consoler, il ajouta que bientôt j'aurais une compagne, une fillette de mon âge, sa fille Catherine, qui était pour le moment à Moscou. Après avoir dit quelque chose à une Française âgée, la gouvernante de ses enfants, et à une jeune femme qui me soignait, il me recommanda à elles ; puis je fus trois semaines sans le voir.

Le prince vivait dans sa maison tout à fait à part. La princesse occupait la plus grande partie de l'hôtel. Elle aussi parfois restait des semaines entières sans voir le prince. Dans la suite j'ai remarqué qu'elle-même et tous les familiers parlaient très peu du prince, comme s'il n'était pas là. Tous le respectaient, et même, comme on le voyait, l'aimaient, et cependant le considéraient comme un homme bizarre, étrange. Il le paraissait vraiment, et lui-même se rendait compte qu'il n'était pas comme tout le monde, c'est pourquoi il veillait à se montrer le plus rarement possible... Plus tard j'aurai l'occasion de parler de lui en détail.

Un matin, on me donna du linge très blanc et très fin, on me vêtit d'une robe de lainage noir garnie de crêpe blanc, que

je regardai avec un triste étonnement, on me coiffa et on me fit descendre dans l'appartement de la princesse.

Quand j'y fus entrée, je m'arrêtai comme étourdie. Je n'avais encore jamais vu une telle richesse, une pareille magnificence. Mais cette impression dura peu et je devins pâle en entendant la voix de la princesse qui ordonnait de me conduire près d'elle. Tandis qu'on m'habillait j'avais pensé, — Dieu sait pourquoi j'avais eu une pareille pensée, — qu'on me préparait à quelque chose qui me ferait souffrir.

En général, j'étais entrée dans ma nouvelle vie avec une méfiance étrange pour tout ce qui m'entourait. Mais la princesse se montra très affable envers moi, et elle m'embrassa. Je m'enhardis à la regarder. C'était cette même belle dame que j'avais aperçue quand j'avais repris connaissance après ma syncope. Mais je tremblais toute en lui baisant la main et je n'avais pas la force de répondre à ses questions. Elle m'ordonna de m'asseoir près d'elle sur un tabouret bas. Cette place paraissait avoir été préparée pour moi. On voyait que la princesse ne demandait pas mieux que de s'attacher à moi de toute son âme, de me combler de caresses et de remplacer près de moi ma mère ; mais je ne pouvais nullement comprendre que c'était un hasard heureux pour moi, et je ne gagnai guère dans son opinion.

On me donna un très beau livre d'images en me disant de le regarder. La princesse écrivait une lettre. De temps en temps elle posait sa plume et se mettait à causer avec moi ; mais je me troublais et ne pouvais rien dire de convenable. En un mot, bien que mon histoire fût extraordinaire, que la fatalité et différentes voies mystérieuses même y jouassent un grand rôle, et qu'en général elle fût pleine de choses intéressantes, inexplicables et même fantastiques, moi, personnellement, contrairement à toute cette mise en scène mélodramatique, j'étais une enfant très ordinaire, timide et même sotte.

C'est ce qui surtout ne plaisait pas à la princesse et il me parut que bientôt elle en avait assez de moi, ce dont j'étais seule coupable.

Vers trois heures, les visites commencèrent. La princesse devint soudain plus attentive, plus tendre à mon égard. Aux questions des visiteurs sur moi elle répondait que c'était une

histoire extrêmement intéressante, et se mettait à la raconter en français. Tandis qu'elle parlait, on me regardait, on hochait la tête, on poussait des ah ! Un jeune homme me fixa avec son lorgnon ; un petit vieillard tout blanc, parfumé, voulut m'embrasser. Moi, je pâlisais, je rougissais. J'étais assise les yeux baissés, ayant peur de faire un mouvement, tremblant de tous mes membres. Mon cœur souffrait. Je me transportais dans le passé, dans notre grenier. Je me rappelais mon père, nos longues soirées taciturnes, maman, et au souvenir de maman des larmes remplissaient mes yeux, ma gorge se serrait et je voulais m'enfuir, disparaître, rester seule...

Quand les visites furent terminées, le visage de la princesse se fit plus dur. Maintenant elle me regardait plus sévèrement, me parlait plus sèchement, et, ce qui m'effrayait surtout, c'étaient ses yeux noirs, perçants, qui demeuraient fixés sur moi parfois pendant un quart d'heure, et ses lèvres minces très serrées.

Le soir on me ramena en haut. Je m'endormis avec la fièvre. Dans la nuit, je m'éveillai en pleurant, à cause des cauchemars que j'avais. Le matin, la même cérémonie : de nouveau on me conduisit chez la princesse. Enfin, elle se lassa de raconter mes aventures à ses visiteurs et ceux-ci de les entendre ; en outre, j'étais une enfant si ordinaire, « sans aucune naïveté », comme s'exprimait la princesse en parlant à une dame âgée qui lui demandait si elle ne s'ennuyait pas avec moi ; de sorte qu'un soir on me ramena définitivement en haut et je ne descendis plus chez la princesse. Ainsi se termina ma période de favoritisme. D'ailleurs j'avais la permission d'aller partout où je voulais, et comme je ne pouvais tenir en place à cause de ma profonde angoisse, j'étais très heureuse de m'isoler de tous, en bas, dans les grandes salles.

Je me rappelle que j'avais un vif désir de causer avec les familiers de la maison, mais j'avais si peur de les contrarier, que je préférais rester seule. Mon passe-temps favori était de me blottir dans quelque coin où personne ne me voyait, de me fourrer derrière un meuble quelconque et là de me remémorer ce qui m'était arrivé, d'y réfléchir. Mais, chose étrange, j'avais l'air d'oublier la fin de ce qui m'était survenu chez mes parents et toute cette terrible histoire. Devant moi passaient les visages, les faits, je me souvenais de tout : de la

nuit, du violon, de mon père. Je me rappelais comment je lui avais procuré l'argent ; mais réfléchir sur tous ces événements, les analyser, je ne le pouvais pas. Seulement mon cœur se serrait en y pensant. Arrivée au moment où j'avais prié près de ma mère morte, un frisson parcourait mes membres. Je tremblais, je poussais un léger cri, ma respiration devenait douloureuse, ma poitrine tremblait, tellement mon cœur battait, et, saisie d'effroi, je m'enfuyais de mon coin.

D'ailleurs, il n'est pas exact qu'on me laissait seule : on me surveillait sans cesse et avec beaucoup de zèle, tout en exécutant ponctuellement les instructions du prince qui avait ordonné de me laisser ma pleine liberté, de ne me gêner en rien, mais de ne pas me perdre de vue un seul instant. Je remarquais que, de temps en temps, quelqu'un des familiers ou des domestiques jetait un regard dans la chambre où je me trouvais, et s'en allait sans me dire un mot. J'étais très étonnée et un peu inquiète de cette attention. Je ne pouvais pas comprendre pourquoi on faisait cela. Il me semblait qu'on me gardait pour quelque but, qu'on avait l'intention de faire plus tard quelque chose avec moi...

Je me rappelle que je recherchais toujours le coin le plus reculé afin, en cas de besoin, de m'y pouvoir cacher. Une fois, j'allai dans le grand escalier. Il était tout en marbre, large, couvert d'un tapis, et orné de plantes et de beaux vases. A chaque palier se tenaient assis, en silence, deux hommes de haute stature, habillés d'une façon bizarre, gantés et cravatés de bleu. Je les regardai étonnée, ne pouvant comprendre pourquoi ils étaient là, pourquoi ils se taisaient ; ils se regardaient l'un l'autre sans rien faire.

Ces promenades solitaires me plaisaient de plus en plus. En outre, il y avait une autre raison pour laquelle je fuyais volontiers notre étage. En haut vivait la vieille tante du prince ; elle ne quittait guère ses appartements. Le souvenir de cette vieille s'est gravé nettement dans ma mémoire. C'était peut-être le personnage le plus important de la maison. Dans leurs rapports avec elle tous observaient une étiquette sévère, et la princesse même, dont le regard était toujours si orgueilleux et si important, deux fois par semaine, à jour fixe, devait monter faire visite à sa tante. Ordinairement, elle venait le matin, commençait une conversation banale, souvent inter-

rompue pas des silences impressionnants pendant lesquels la vieille marmonnait des prières ou égrenait un chapelet. La visite ne prenait fin que sur le désir de la tante. Alors elle se levait, embrassait la princesse sur les lèvres, ce qui signifiait que la visite était terminée.

Autrefois, la princesse devait venir chaque jour rendre ses devoirs à sa parente, mais ensuite, sur le désir de la vieille, il y avait eu un petit relâchement : les cinq autres jours de la semaine, la princesse n'était tenue qu'à faire prendre, le matin, des nouvelles de la santé de sa tante. En général, la vieille princesse vivait presque en recluse. Elle était demoiselle. A trente-cinq ans elle était entrée dans un couvent où elle avait passé dix-sept ans, mais sans prononcer de vœux. Elle avait quitté le couvent pour venir vivre à Moscou, chez sa sœur devenue veuve, la comtesse L..., dont la santé s'altérait d'une année à l'autre, et pour se reconcilier avec sa seconde sœur, la princesse X..., avec laquelle elle était brouillée depuis plus de vingt ans.

On disait que les vieilles avaient voulu mille fois se séparer sans jamais pouvoir s'y résoudre, car, au moment de se séparer, elles s'apercevaient combien chacune était nécessaire aux deux autres pour se préserver de l'ennui et des désagréments de la vieillesse. Mais malgré le peu d'attraits de leur vie et l'ennui solennel qui régnait dans leur hôtel à Moscou, toute la haute société se croyait tenue de faire visite aux trois recluses. On les regardait comme les gardiennes de toutes les traditions aristocratiques, comme l'histoire vivante du véritable aristocratie.

La comtesse avait laissé après elle plusieurs beaux souvenirs. C'était une femme excellente. Les personnes qui venaient de Pétersbourg lui réservaient leur première visite. Celle qui était reçue dans leur maison pouvait l'être partout. Mais la comtesse était venue à mourir et les deux autres sœurs se séparèrent. L'aînée, la princesse X..., resta à Moscou, pour recevoir sa part d'héritage, la comtesse étant morte sans enfants. La cadette, celle qui avait été au couvent, vint demeurer à Pétersbourg, chez son neveu, le prince X...

En revanche, les deux enfants du prince, une fille, Catherine, et un fils, Alexandre, restèrent à Moscou, chez leur grand'mère, pour la distraire et la consoler de sa solitude. La prin-

cesse, qui aimait passionnément ses enfants, n'avait rien osé dire en se séparant d'eux pour toute la durée du deuil. J'ai oublié de dire que toute la maison du prince, quand j'y fus recueillie, était encore en deuil, mais déjà le délai du deuil touchait à sa fin.

La vieille princesse était toute de noir vêtue ; elle portait une simple robe de lainage avec un petit col blanc plissé, ce qui lui donnait l'air d'une sœur converse ; son chapelet ne la quittait pas ; elle faisait des sorties solennelles pour se rendre à la messe, observait tous les jeûnes, recevait la visite de différents ecclésiastiques, lisait des livres pieux et, en général, menait une vie presque monacale.

Le silence, en haut, était terrifiant. Il était impossible de faire grincer une porte ; la vieille avait l'ouïe d'une jeune fille de quinze ans, et envoyait aussitôt savoir quelle était la cause du bruit, le bruit ne fût-il même qu'un simple craquement. Tous parlaient à voix basse ; tous marchaient sur la pointe des pieds, et la pauvre Française, elle aussi une femme âgée, avait été obligée de renoncer aux chaussures à talons, que cependant elle préférait : les talons étaient prohibés.

Deux semaines après mon installation, la vieille princesse envoya prendre des renseignements sur moi : qui j'étais, comment je me trouvais dans la maison, etc. Très respectueusement et immédiatement on lui donna satisfaction. Alors on envoya à la Française un second message, afin de demander pourquoi la princesse, jusqu'à ce jour, ne m'avait pas vue.

Aussitôt, il se fit un grand remue-ménage : on me peigna, on me lava le visage et les mains, bien qu'ils fussent très propres, on m'apprit comment je devais marcher, saluer, regarder plus gaiement, plus affablement, parler, bref, je fus chapitrée de tous côtés. Ensuite une messagère fut envoyée de notre part pour demander si la princesse désirait voir l'orpheline. La réponse fut négative ; mais j'étais convoquée pour le lendemain, après la messe. Je ne dormis pas de la nuit. On m'a raconté depuis que toute la nuit j'avais eu le délire, disant que je devais aller chez la princesse pour lui demander pardon. Enfin, la représentation eut lieu. Je vis une petite vieille très maigre, assise dans un immense fauteuil. Elle me salua d'un signe de tête et mit ses lunettes pour mieux m'examiner. Je me rappelle que je ne lui plus pas du tout. Elle fit la remarque que j'étais tout à

fait sauvage, que je ne savais ni faire la révérence, ni baiser la main. L'interrogatoire commença, et je répondis à peine. Mais quand elle me questionna sur mon père et ma mère, je me mis à pleurer. Cela fut désagréable à la vieille. Toutefois elle essaya de me consoler et me recommanda de mettre mon espoir en Dieu. Ensuite elle me demanda quand j'étais allée à l'église pour la dernière fois. Je compris à peine sa question, car mon éducation avait été très négligée. La vieille princesse était terrifiée.

On envoya chercher la princesse. Un conseil fut tenu ; il fut décidé qu'on me conduirait à l'église le dimanche suivant ; et la vieille princesse promit d'ici là de prier pour moi, mais donna l'ordre de m'emmener, car, disait-elle, j'avais produit sur elle une impression très pénible. Il n'y avait à cela rien d'extraordinaire ; il en devait même être ainsi ; on voyait que je lui avais franchement déplu. Le même jour, on envoya dire que je faisais trop de bruit et qu'on m'entendait dans toute la maison, bien que je fusse restée la journée entière sans bouger. Evidemment, c'était une idée de la vieille ; cependant, le lendemain, on fit la même observation.

Ce jour même, il m'arriva de laisser tomber une tasse qui se brisa. La Française et toutes les chambrières étaient au comble du désespoir. Immédiatement on me relègua dans la chambre la plus reculée, où tous me suivirent en proie à la plus profonde terreur.

J'ai oublié comment se termina cette histoire. Mais voilà pourquoi j'étais heureuse de m'en aller en bas et d'errer seule dans les grandes salles, sachant que, là, je ne dérangerais personne.

Je me rappelle qu'une fois, je m'assis dans une des salles du bas et, cachant mon visage dans mes mains, la tête baissée, je restai là je ne sais plus combien d'heures ; je pensais, je pensais, sans répit. Mon esprit n'était pas assez mûr pour résoudre toute mon angoisse, et quelque chose m'oppressait l'âme de plus en plus. Soudain une voix douce m'appela :

— « Qu'as-tu, ma pauvrette ! »

Je levai la tête. C'était le prince. Son visage exprimait une compassion profonde, et je le regardai d'un air si malheureux qu'une larme parut dans ses grands yeux bleus.

— « Pauvre orpheline ! prononça-t-il, en me caressant la tête.

— « Non, non, pas orpheline ! Non ! » dis-je et des sanglots s'échappaient de ma poitrine, et tout mon être était bouleversé.

Je m'élançai vers lui. Je pris sa main et la baisai, et tout en sanglotant je répétais d'une voix suppliante :

— « Non, non, pas orpheline, non ! »

— « Mon enfant, qu'as-tu ? Ma chérie, ma pauvre petite Niétotchka, qu'as-tu ? »

— « Où est maman ? Où est maman ? m'écriai-je avec des sanglots, ne pouvant plus cacher mon angoisse et tombant à genoux devant lui. Où est maman ? Dites, où est maman ? »

— « Pardonne-moi, mon enfant !... Ah ! ma pauvre petite... J'ai éveillé ses souvenirs... Qu'ai-je fait ? Va, viens avec moi, Niétotchka. Allons. »

Il me prit par la main et, rapidement, m'emmena avec lui. Il était bouleversé jusqu'au fond de l'âme. Enfin nous arrivâmes dans une chambre que je n'avais pas encore vue. C'était une chapelle. La nuit tombait, les feux des lampes se reflétaient sur les cadres dorés et les pierres précieuses des icônes. De tous côtés regardaient les visages sombres des saints. Tout ceci contribuait à rendre cette chambre différente des autres ; tout était si mystérieux, si noir, que j'en étais saisie, et l'effroi remplissait mon cœur. En outre, j'étais dans une disposition d'esprit si malade ! Le prince me fit mettre à genoux devant l'image de la Sainte Vierge, et se plaça près de moi.

— « Prie, enfant, prie. Prions tous deux », dit-il d'une voix douce, entrecoupée.

Mais je ne pouvais pas prier. J'étais saisie, j'étais même effrayée. Je me rappelai les paroles de mon père dans cette dernière nuit, près du cadavre de ma mère, et je fus prise d'une crise de nerfs. On me mit au lit toute malade et, dans cette période de rechute de ma maladie, je faillis mourir. Voici comment :

Un matin, un nom que je connaissais vint à frapper mes oreilles. J'entendis prononcer le nom de S..., près de mon lit, par quelqu'un des familiers. Je tressaillis. Les souvenirs m'envahirent et, moitié me rappelant, moitié rêvant, je restai couchée je ne sais plus combien d'heures, en proie à un véritable délire.

Quant je m'éveillai, il était déjà tard ; dans ma chambre faisait noir ; la veilleuse était éteinte, et la bonne qui se tenait toujours près de moi n'était pas là. Tout d'un coup, j'entendis les sons d'une musique lointaine. A certains moments, les sons cessaient complètement ; d'autres fois, ils s'élevaient de plus en plus distinctement, comme s'ils se rapprochaient. Je ne me rappelle pas quel sentiment me saisit, quelle idée parut tout d'un coup dans ma tête malade : je me levai du lit, et, sans savoir comment j'en trouvais la force, je m'habillai dans mes vêtements de deuil, et sortis à tâtons de la chambre. Ni dans la deuxième chambre, ni dans la suivante je ne rencontrai personne. Enfin je me trouvai dans le couloir. Les sons se rapprochaient de plus en plus. Au milieu du couloir, il y avait un escalier qui menait en bas. C'était par là que je descendais dans les grandes salles. L'escalier était brillamment éclairé. En bas quelqu'un marchait. Je me blottis dans un coin pour n'être pas vue, et aussitôt que le moment me parut propice je descendis en bas, dans le second corridor. La musique venait de la salle voisine. Là, on faisait du bruit, on parlait, comme si des milliers de personnes étaient réunies. Une des portes qui donnaient du couloir dans la salle était cachée par une énorme portière double de velours rouge. Je me glissai entre les deux portières. Mon cœur battait si fort que je me tenais à peine debout. Mais au bout de quelques minutes, surmontant enfin mon émotion, j'osai soulever un coin de la seconde portière.

Mon Dieu ! Cette énorme salle noire où j'avais si peur d'entrer brillait maintenant de milliers de feux. J'étais comme plongée dans un océan de lumière et mes yeux habitués à l'obscurité étaient aveuglés jusqu'à la douleur. L'air parfumé, comme un vent chaud, me soufflait au visage. Une foule de gens marchaient de long en large. Tous semblaient joyeux et gais. Les femmes étaient en robes si claires, si riches ! Partout je rencontrais des regards brillants de plaisir. J'étais émerveillée. Il me semblait avoir vu tout cela quelque part, autrefois, dans un rêve... Je me rappelais notre taudis, la nuit tombante, la haute fenêtre et, tout en bas, la rue avec ses reverbères, les fenêtres de la maison d'en face aux rideaux rouges, les voitures massées près du perron, le piétinement et l'ébrouement des magnifiques chevaux, le bruit, les cris, les

ombres passant sur les fenêtres et la musique faible, lointaine...

Alors voilà, voilà où était le paradis ! me revint-il en tête. Voilà où je voulais aller avec mon pauvre père !... Alors ce n'était pas un rêve. J'avais vu tout cela tel que c'était, dans mes rêves, dans mes songes !... Mon imagination excitée par la maladie s'enflammait et des larmes d'un enthousiasme inexplicable coulaient de mes yeux. Je cherchai mon père. « Il doit être ici ; il est ici ! » pensais-je. Et mon cœur battait d'anxiété... La musique cessa, et un frisson parcourut toute la salle. Je regardais avidement les visages qui passaient devant moi. Je tâchais de reconnaître quelqu'un... Tout d'un coup, une émotion extraordinaire se manifesta dans la salle. J'aperçus, sur l'estrade, un grand vieillard maigre. Son visage pâle souriait. Il saluait de tous côtés. Un violon était entre ses mains. Il se fit un silence profond comme si tous ces gens retenaient leur souffle. Tous attendaient. Il prit son violon et, de l'archet, toucha les cordes. La musique commençait. Quelque chose tout d'un coup me pinça au cœur. Dans une angoisse indicible, en retenant mon souffle, j'écoutais ces sons. Quelque chose de connu résonnait à mes oreilles, quelque chose qu'il me semblait avoir entendu déjà. C'était le pressentiment de quelque chose de terrible. Enfin les sons du violon devenaient de plus en plus forts ; ils couraient plus rapides et plus aigus ; puis ce fut un sanglot, un cri, une prière, adressée à toute cette foule. Mon cœur reconnaissait de plus en plus distinctement quelque chose de connu, mais il se refusait à croire. Je serrais les dents pour ne pas crier de douleur ; je m'accrochais au rideau pour ne pas tomber... Parfois, je fermais les yeux, puis soudain je les ouvrais, espérant que c'était un rêve, que j'allais m'éveiller à un moment terrible, connu... Et je revoyais comme en rêve cette dernière nuit, j'entendais les mêmes sons. J'ouvris les yeux, je voulais me convaincre ; je regardai avidement la foule. Non, c'étaient d'autres gens, d'autres visages. Il me semblait que tous, comme moi, attendaient quelque chose, que tous, comme moi, souffraient d'une angoisse profonde, que tous voulaient crier à ces terribles sanglots pour qu'il se tussent et cessassent de torturer leur âme. Mais les gémissements et les sanglots devenaient plus plaintifs, plus prolongés. Soudain éclata le dernier cri, terrible, long, qui me secoua toute...

Pas de doute. C'était le même cri ! Je le reconnaissais, je l'avais entendu déjà, cette nuit, quand il avait ébranlé mon âme ! « Père, père ! » Cela passa comme un éclair dans ma tête. « Il est ici. C'est lui ! Il m'appelle ! C'est son violon ! » De toute cette foule sortit comme un gémissement, et des applaudissements frénétiques secouèrent la salle. Un sanglot désespéré, saccadé, s'échappa de ma poitrine. Je n'en pouvais supporter davantage et, écartant le rideau, je m'élançai dans la salle.

— « Père ! père ! C'est toi ! Où es-tu ? » m'écriais-je hors de moi.

Je ne sais pas comment je courus jusqu'au grand vieillard. On me laissait le passage, en s'écartant devant moi. Je me jetai sur lui avec un cri terrible. Je croyais embrasser mon père... Soudain, je me vis saisir par deux longues mains osseuses qui me soulevèrent. Des yeux noirs se fixaient sur moi, paraissant vouloir me brûler de leur flamme. Je regardai le vieillard. Non, ce n'était pas mon père... « C'est son assassin ! » Cette pensée me courut par la tête. Une rage infernale me saisit, et soudain il me sembla qu'un rire éclatait sur moi et que ce rire se répercutait dans la salle en un rire général. Je perdis connaissance.

## V

Ce fut la deuxième et dernière période de ma maladie.

Quand je rouvris les yeux, j'aperçus un visage d'enfant qui se penchait vers moi. C'était une fillette de mon âge et mon premier mouvement fut de lui tendre la main. Au premier regard jeté sur elle, toute mon âme se remplit de bonheur, d'un doux pressentiment. Imaginez un visage idéalement agréable et d'une beauté remarquable, de ces visages devant lesquels on s'arrête soudain, saisi à la fois d'étonnement, d'enthousiasme et de reconnaissance qu'une telle beauté existe, qu'elle ait passé près de vous, qu'on ait pu la contempler.

C'était la fille du prince, Catherine, qui venait de rentrer de Moscou. Elle sourit à mon mouvement et mes faibles nerfs se calmèrent aussitôt. La petite princesse appela son père, qui était à deux pas de là et causait avec le docteur.

— « Eh bien, Dieu soit loué, Dieu soit loué ! » dit le prince en me prenant la main, et son visage brilla d'une joie sincère. « Je suis heureux, très heureux », continua-t-il, parlant vite

comme à son habitude. « Et voici Catherine, ma fille. Faites connaissance. Voilà une amie pour toi. Guéris-toi vite, Niétochka ! La méchante, comme elle m'a fait peur ! »

Ma guérison marchait à grands pas. Quelques jours après je me levais déjà. Chaque matin, Catherine s'approchait de mon lit, toujours souriante et gaie.

J'attendais sa venue comme un bonheur. J'aurais tant voulu l'embrasser. Mais l'espiègle fillette ne venait que pour quelques instants. Elle ne pouvait pas rester en place : être toujours en mouvement, courir, sauter, faire du bruit dans la maison, c'était pour elle un besoin absolu. Aussi, dès le commencement, elle me déclara que cela l'ennuyait maintenant d'être assise près de moi, et que, par conséquent, elle viendrait rarement, et encore que si elle venait, c'était parce qu'elle avait pitié de moi, mais que quand je serais complètement remise il en serait autrement. Chaque matin, son premier mot était : « Eh bien, es-tu guérie ? » Et comme j'étais toujours maigre et frêle et que le sourire éclairait rarement mon visage triste, la petite princesse fronçait aussitôt les sourcils, hochait la tête et frappait du pied de dépit. — « Mais je t'ai dit hier d'aller mieux ! Quoi ? Sans doute ne te donne-t-on pas à manger ? »

— « Oui, on me donne très peu », répondis-je timidement, car elle m'intimidait. J'avais le plus grand désir de lui plaire, c'est pourquoi j'avais peur à chaque mot, à chaque mouvement. Son apparition provoquait toujours en moi le plus grand enthousiasme. Je ne la quittais pas des yeux, et quand elle s'en allait je regardais, comme en extase, le chemin qu'elle prenait. Je la voyais en rêve. Quand elle n'était pas là, j'inventais de longues conversations avec elle ; j'étais son amie, je jouais avec elle, je pleurais avec elle quand on nous grondait pour quelque méfait. En un mot je rêvais d'elle comme une amoureuse. Je désirais vivement guérir et engraisser au plus vite, comme elle me le conseillait.

Quand Catherine accourait chez moi, le matin, et criait de prime abord : — « Tu n'es pas encore guérie ! Toujours aussi maigre ! » je tremblais comme une coupable. Mais rien ne pouvait être plus sérieux que l'étonnement de Catherine de ce que je ne pusse me rétablir en un jour, et, à la fin, elle finissait par se fâcher.

— « Eh bien, veux-tu que je t'apporte du gâteau, aujourd'hui? » me dit-elle un jour. Mange, ainsi tu grossiras vite.

— « Oui, apporte », répondis-je ravie à la pensée de la voir une fois de plus.

Après s'être informée de ma santé, la petite princesse s'asseyait en face de moi, sur une chaise, et ses yeux noirs m'examinaient toute. Au commencement, les premiers jours de notre connaissance, à chaque instant elle m'examinait des pieds à la tête avec un étonnement des plus naïfs. Mais nous n'arrivions pas à converser ensemble. J'étais timide devant Catherine, ses réflexions m'interloquaient ; cependant je mourais d'envie de lui parler.

— « Pourquoi ne dis-tu rien ? » commençait Catherine après un silence.

— « Comment va ton papa? » demandais-je, heureuse qu'il y eût une phrase par laquelle on pouvait commencer chaque fois la conversation.

— « Papa va bien. J'ai bu aujourd'hui non pas une tasse de thé, mais deux. Et toi, combien? »

— « Une seule. »

Un court silence.

— « Aujourd'hui Falstaff a voulu me mordre.

— « Falstaff? C'est un chien? »

— « Oui, un chien. Est-ce que tu ne l'as pas vu? »

— « Si, je l'ai vu. »

Et, comme je ne savais plus que dire, la princesse me regardait de nouveau avec étonnement.

— « Dis? Tu as du plaisir quand je te parle? »

— « Oui, un grand plaisir ; viens plus souvent.

— « On me l'a dit que ça te faisait plaisir que je vienne te voir. Mais lève-toi plus vite. Aujourd'hui je t'apporterai du gâteau... Mais, pourquoi te tais-tu tout le temps? »

— « Comme ça.

— « Probablement tu réfléchis toujours? »

— « Oui, je pense beaucoup.

— « Et à moi, on dit que je parle beaucoup et que je réfléchis peu. Est-ce que c'est mal de parler? »

— « Non. Je suis heureuse quand tu parles.

— « Hein... Je demanderai à M<sup>me</sup> Leotard ; elle sait tout.. Et à quoi penses-tu? »

— « A toi, dis-je après un silence.

— « Cela te fait plaisir ?

— « Oui.

— « Alors tu m'aimes ?

— « Oui.

— « Et moi, je ne t'aime pas encore. Tu es si maigre ! Voilà, je t'apporterai du gâteau. Eh bien, au revoir ! »

Et la petite princesse, après m'avoir embrassée, disparaissait de la chambre presque en courant.

Mais après le dîner, en effet, elle m'apporta du gâteau.

Elle courait comme une folle en criant de joie qu'elle m'apportait à manger quelque chose qui m'était défendu.

— « Mange davantage, mange bien. C'est mon morceau de gâteau. Je n'en ai pas mangé. Eh bien, au revoir ! »

J'avais eu à peine le temps de l'apercevoir.

Une autre fois, elle accourut chez moi après le dîner ; ses boucles noires étaient déplacées comme après un coup de vent ; ses joues étaient empourprées ; ses yeux brillaient. C'était l'indice qu'elle venait de courir et de sauter depuis une heure ou deux.

— « Sais-tu jouer au volant ? cria-t-elle très vite et en se hâtant de sortir.

— « Non, répondis-je, avec un grand regret de ne pouvoir dire oui.

— « Eh bien, quand seras guérie, je t'apprendrai. C'est seulement pour ça que je suis venue. Maintenant je joue avec M<sup>me</sup> Leotard. Au revoir. On m'attend. »

Enfin je pus quitter le lit, mais j'étais encore très faible. Ma première pensée fut de ne pas me séparer de Catherine. J'étais attirée vers elle irrésistiblement. Je n'avais pas assez d'yeux pour la regarder. Cela étonnait Catherine. L'attrait que je ressentais pour elle était si fort, je m'adonnais à ce nouveau sentiment avec une telle ardeur qu'elle ne pouvait ne pas le remarquer. D'abord cela lui parut une bizarrerie extraordinaire. Je me rappelle qu'une fois, pendant que nous jouions, ne pouvant me retenir, je me jetai à son cou et me mis à l'embrasser. Elle se dégagea de mon étreinte, me prit les mains et, les sourcils froncés, comme si je l'avais offensée, me demanda :

— « Qu'as-tu ? Pourquoi m'embrasses-tu ?

Je me sentis toute confuse comme une coupable. Je tressaillis à sa question rapide et ne trouvai rien à répondre.

La petite princesse leva les épaules en signe d'étonnement (geste qui lui était habituel), pinça très sérieusement ses petites lèvres, abandonna le jeu et s'assit dans un coin du divan d'où elle commença à m'examiner très attentivement et à réfléchir, comme si elle voulait résoudre une nouvelle question venue tout à coup à son esprit.

C'était aussi son habitude dans tous les cas difficiles.

De mon côté, pendant longtemps je ne pus m'habituer à ces manifestations bizarres de son caractère.

D'abord je m'accusai moi-même, et pensai qu'en effet j'avais aussi beaucoup d'étrangetés, mais, bien que ce fût vrai, je me sentais néanmoins très tourmentée.

Pourquoi ne pouvais-je pas, du premier coup, me lier d'amitié avec Catherine et lui plaire une fois pour toutes ? Ses rebuffades m'offensaient jusqu'à la souffrance et j'étais prête à pleurer à chaque mot un peu vif de Catherine, à chacun de ses regards méfiants. Ma douleur croissait non par jour, mais par heure, car, avec Catherine, tout allait très vite. Au bout de quelques jours, je remarquai qu'elle ne m'aimait pas du tout et même qu'elle ressentait pour moi une sorte d'aversion.

Tout, chez cette petite fille, se faisait rapidement, brièvement, d'une autre on aurait dit grossièrement, si dans les mouvements, rapides comme l'éclair, de ce caractère, droit naïf, sincère, il n'y avait eu une vraie grâce, une vraie noblesse.

Au commencement, ce quelle éprouva pour moi fut d'abord de la méfiance, ensuite du mépris, et cela, me semble-t-il, parce que je ne connaissais aucun jeu. La princesse aimait à courir, à s'amuser ; elle était forte, vive, habile ; moi au contraire j'étais faible, encore malade, douce, pensive ; le jeu ne me distrait pas. En un mot, il me manquait tout pour plaire à Catherine. En outre, il m'était insupportable qu'on fût mécontent de moi, je devenais aussitôt triste, abattue ; je n'avais plus la force de réparer ma faute, de changer à mon avantage l'impression désagréable que j'avais produite, bref, je me perdais tout à fait.

Catherine ne pouvait pas comprendre cela. D'abord elle

fut un peu effrayée par moi ; elle m'examinait avec étonnement, à son habitude, quand, au bout d'une heure d'explications pour me montrer à jouer au volant, elle constatait que je n'y entendais rien. Alors aussitôt je devenais triste, à tel point que des larmes étaient prêtes à couler de mes yeux ; elle, après avoir réfléchi et n'obtenant rien de mes réflexions, m'abandonnait tout à fait et se mettait à jouer seule, ne m'invitant plus à jouer pendant des journées entières, et ne me parlant même plus, son mépris frappait tellement que je pouvais à peine le supporter. Ma nouvelle solitude était pour moi plus pénible que la première et, de nouveau, je devenais triste, je me mettais à réfléchir, et des idées noires envahissaient mon cœur.

M<sup>me</sup> Léotard, qui nous surveillait, remarqua enfin ce changement dans nos rapports ; et comme elle s'était aperçue tout d'abord de ma solitude forcée, elle s'adressa à la petite princesse qu'elle gronda, pour ne pas savoir se conduire avec moi. La princesse fronça les sourcils, haussa les épaules et déclara qu'elle ne pouvait rien faire avec moi, que je ne savais pas jouer, que je pensais toujours à autre chose, et qu'il valait mieux attendre que son frère Alexandre revînt de Moscou, parce qu'alors ce serait plus gai pour toutes deux.

Mais M<sup>me</sup> Léotard, peu satisfaite de cette réponse, fit observer à Catherine qu'elle me laissait seule alors que j'étais encore malade, et que je ne pouvais pas être aussi gaie qu'elle ; que du reste cela valait mieux ainsi, parce qu'elle était vraiment trop dissipée, faisait beaucoup de sottises, si bien que l'avant-veille le bouledogue avait failli la dévorer. En un mot, M<sup>me</sup> Léotard la gronda vertement et finit par l'envoyer vers moi avec l'ordre de faire la paix tout de suite.

Catherine écouta M<sup>me</sup> Léotard avec une grande attention, comme si en effet elle comprenait qu'il y avait quelque chose de nouveau et de juste dans ses réprimandes. Abandonnant le cerceau qu'elle promenait dans la salle, elle s'approcha de moi et, me regardant d'un air très sérieux, me demanda étonnée :

— « Est-ce que vous voulez jouer ? »

— « Non, répondis-je, ayant peur pour moi et pour Catherine parce que M<sup>me</sup> Léotard l'avait grondée. »

— « Que voulez-vous donc ? »

— « Je resterai ici. Il m'est difficile de courir. Seulement

ne soyez pas fâchée contre moi, Catherine, parce que je vous aime beaucoup.

— « Eh bien, dans ce cas, je jouerai seule, dit Catherine doucement, lentement, comme si elle s'apercevait avec étonnement qu'elle n'était pas coupable. Eh bien, au revoir, je ne me fâcherai pas contre vous.

— « Au revoir, répondis-je en me levant et en lui tendant la main.

— « Vous voulez peut-être m'embrasser ? demanda-t-elle après avoir réfléchi un peu, se rappelant probablement notre scène et voulant m'être le plus agréable possible.

— « Comme vous voudrez », répondis-je avec un timide espoir.

Elle s'approcha de moi et très sérieusement, sans un sourire, m'embrassa. Elle avait fait ainsi tout ce qu'on exigeait d'elle ; elle avait même fait plus qu'il fallait pour donner le plus grand plaisir à la pauvre enfant vers qui on l'envoyait. Elle s'éloigna de moi contente et gaie, et bientôt dans toute les chambres retentirent de nouveau ses rires et ses cris, jusqu'à ce que fatiguée, respirant à peine, elle alla se jeter sur le divan afin de se reposer et faire provision de nouvelles forces. Durant toute la soirée elle me regarda d'un air soupçonneux ; je lui paraissais sans doute très originale et très bizarre. On voyait qu'elle voulait causer avec moi, éclaircir un malentendu à mon endroit, mais cette fois, je ne sais pas pourquoi, elle s'abs tint.

Ordinairement, le matin, Catherine avait ses leçons. M<sup>me</sup> Léotard lui enseignait le français. L'enseignement consistait à réciter la grammaire et à lire La Fontaine.

On ne l'accablait pas de travail, car c'est à grand peine qu'on était arrivé à obtenir d'elle qu'elle étudiât deux heures par jour. Elle avait consenti à cela sur la demande de son père et l'ordre de sa mère, et elle le faisait très consciencieusement, parce qu'elle en avait donné sa parole. Elle avait de très grandes capacités. Elle comprenait très rapidement, très nettement, mais elle avait quelques petites bizarreries. Quand elle ne comprenait pas quelque chose elle se mettait à y réfléchir, toute seule ; elle détestait demander des explications. Elle semblait trouver cela humiliant. On racontait qu'il lui arrivait parfois de se débattre toute une journée sur une question qu'elle ne pouvait pas résoudre, se fâchant de ne pouvoir la

comprendre toute seule sans l'aide quelqu'un, et ce n'était que dans les cas extrêmes, quand elle ne pouvait rien faire, qu'elle venait trouver M<sup>me</sup> Léotard et lui demandait de l'aider à résoudre la question difficile. Il en était de même pour chacun de ses actes. Elle réfléchissait déjà beaucoup, bien qu'il n'y parût pas de prime abord. Mais, en même temps, elle était trop enfant pour son âge ; parfois il lui arrivait de dire une très grosse sottise, tandis que d'autres fois aussi ses réponses étaient pleines de ruse et de finesse.

Enfin, comme je pouvais maintenant m'occuper de quelque chose, M<sup>me</sup> Léotard, après m'avoir fait subir un examen et trouvé que je lisais bien et écrivais très mal, jugea qu'il était extrêmement nécessaire de m'apprendre tout de suite le français. Je n'élevai aucune objection, et un beau matin je me vis assise avec Catherine à la table de travail. Mais ce jour-là, comme exprès, Catherine fut très sotte et distraite, au point que M<sup>me</sup> Léotard ne la reconnaissait pas. Quant à moi, dès cette première leçon, je savais déjà tout l'alphabet français, parce que j'avais un grand désir de plaire à M<sup>me</sup> Léotard par mon application. A la fin de la leçon M<sup>me</sup> Léotard se fâcha tout à fait contre Catherine.

— « Regardez-la, dit-elle en m'indiquant. Une enfant malade qui étudie pour la première fois, et qui avance dix fois plus que vous ! N'avez-vous pas honte ? »

— « Elle en sait plus que moi ? demanda Catherine étonnée. Mais elle vient d'apprendre l'alphabet. »

— « En combien de temps avez-vous appris l'alphabet ? »

— « En trois leçons. »

— « Et elle, en une seule. Alors elle comprend trois fois plus vite que vous, et vous dépassera très rapidement. Vous voyez. »

Catherine réfléchit un instant puis, tout à coup, devint rouge comme le feu. Elle s'était convaincue de la justesse de la remarque de M<sup>me</sup> Léotard. Rougir, brûler de honte, c'était toujours par cela que se traduisait d'abord son dépit quand on lui reprochait ses défauts, quand on blessait son orgueil ; en un mot presque dans tous les cas. Cette fois elle faillit pleurer, mais elle se retint et se borna à jeter sur moi un regard foudroyant. Je compris aussitôt de quoi il s'agissait. La petite était extrêmement orgueilleuse et ambitieuse.

Quand la leçon de M<sup>me</sup> Léotard fut terminée, j'essayai de lui parler pour dissiper au plus vite son dépit et lui montrer que je n'étais en rien coupable des paroles de la Française. Mais Catherine fit semblant de ne pas m'entendre, et se tut. Une heure après elle entra dans la chambre où j'étais assise devant un livre, toujours songeant à Catherine, surprise et attristée que, de nouveau, elle ne voulût point me parler. Elle me regarda en dessous, s'assit comme à l'ordinaire sur le divan, et pendant une demi-heure elle ne me quitta pas des yeux.

Enfin, n'y tenant plus, je la regardai d'un air interrogateur.

— « Vous savez danser ? » demanda Catherine.

— « Non. Je ne sais pas.

— « Et moi, je sais. »

Silence.

— « Et le piano. Est-ce que vous jouez du piano ?

— « Non.

— « Et moi, je joue. C'est très difficile à apprendre. »

Je me taisais.

— « M<sup>me</sup> Léotard dit que vous êtes plus intelligente que moi.

— « M<sup>me</sup> Léotard était fâchée contre vous, dis-je.

— « Est-ce que papa se fâchera aussi ?

— « Je ne sais pas », répondis-je.

Un nouveau silence. La princesse frappait de son petit pied sur le parquet.

— « Alors vous vous moquerez de moi parce que vous comprenez mieux que moi ? » demanda-t-elle enfin, ne pouvant retenir son dépit.

— « Oh ! non, non ! » m'écriai-je, en m'élançant de ma place pour me jeter vers elle et l'embrasser.

— « N'avez-vous pas honte, princesse, de penser ainsi et de poser de pareilles questions ? » éclata tout à coup la voix de M<sup>me</sup> Léotard, qui depuis cinq minutes déjà nous observait et écoutait notre conversation. Vous devriez avoir honte ! Voilà que vous vous êtes mise à envier cette pauvre enfant et à vous vanter devant elle de savoir danser et jouer du piano. C'est très vilain. Je raconterai tout cela au prince. »

Les joues de la petite princesse s'empourprèrent.

— « C'est un mauvais sentiment. Vous l'avez offensée avec vos questions. Ses parents étaient pauvres et ne pouvaient pas

payer une gouvernante. Elle a appris toute seule, parce qu'elle a bon cœur. Vous devriez l'aimer, et vous voulez vous fâcher contre elle. C'est honteux, honteux ! Elle est orpheline, elle n'a personne. Vous pourriez peut-être, pendant que vous y êtes, vous vanter d'être princesse, tandis qu'elle ne l'est pas ! Je vous laisse. Réfléchissez à ce que je viens de vous dire, et corrigez-vous. »

La princesse réfléchit juste deux jours. Pendant ces deux jours on n'entendit pas son rire et ses cris. Etant éveillée dans la nuit, je l'entendis qui, même en rêve, continuait à discuter avec M<sup>me</sup> Léotard. Elle avait maigri et pâli pendant ces deux jours.

Enfin le troisième jour, nous nous rencontrâmes en bas, dans la grande salle. La princesse venait de chez sa mère. En m'apercevant, elle s'arrêta et s'assit non loin, en face. J'attendais avec crainte ce qui allait arriver et je tremblais de tout mon corps.

— « Niétotchka, pourquoi m'a-t-on grondée à cause de vous ? » demanda-t-elle enfin.

— « Ce n'est pas à cause de moi, Catherine », répondis-je pour me justifier.

— « M<sup>me</sup> Léotard dit que je vous ai offensée.

— « Non, Catherine, vous ne m'avez pas offensée. »

La princesse leva les épaules en signe d'étonnement.

— « Pourquoi pleurez-vous tout le temps ? » demanda-t-elle après un court silence.

— « Je ne pleurerai pas si vous le voulez », répondis-je à travers les larmes.

De nouveau, elle leva les épaules.

— « Auparavant vous pleuriez comme ça ? »

Je ne répondis pas.

— « Pourquoi demeurez-vous chez nous ? » demanda tout à coup la princesse après un silence.

Je la regardai étonnée et il me sembla que quelque chose me mordait au cœur.

— « Parce que je suis orpheline », répondis-je enfin.

— « Vous n'avez ni père ni mère ? »

— « Non. »

— « Est-ce qu'ils vous aimaient ? »

— « Non... Oui... ils m'aimaient, répondis-je avec peine. »

- « Ils étaient pauvres ? »
- « Oui. »
- « Très pauvres ? »
- « Oui. »
- « Ils ne vous ont rien appris ? »
- « Ils m'ont appris à lire. »
- « Vous aviez des jouets ? »
- « Non. »
- « Et des gâteaux, en aviez-vous ? »
- « Non. »
- « Combien de chambres aviez-vous ? »
- « Une. »
- « Une seule chambre ? »
- « Oui. »
- « Et des domestiques, vous en aviez ? »
- « Non, nous n'avions pas de domestiques. »
- « Et qui donc vous servait ? »
- « J'allais faire les commissions moi-même. »

Les questions de la princesse m'irritaient de plus en plus. Mes souvenirs, ma solitude, l'étonnement de la princesse, tout cela frappait, blessait mon cœur qui saignait. Je tremblais toute d'émotion et les sanglots m'étouffaient.

— « Alors vous êtes contente de vivre chez nous ? »

Je me tus.

— « Vous aviez une belle robe ? »

— « Non. »

— « Une vilaine ? »

— « Oui. »

— « J'ai vu votre robe. On me l'a montrée. »

— « Alors pourquoi me le demandez-vous ? m'écriai-je toute tremblante d'une nouvelle sensation, inconnue de moi, en me levant de ma place. Pourquoi me questionnez-vous ? continuai-je, rouge d'indignation. Pourquoi vous moquez-vous de moi ? »

La princesse rougit et se leva aussi, mais elle réprima aussitôt son émotion.

— « Non... Je ne me moque pas, dit-elle. Je voulais seulement savoir si c'est vrai que vos parents étaient pauvres. »

— « Pourquoi me questionnez-vous sur mes parents ? dis-

je en pleurant. Pourquoi me parler d'eux ainsi ? Que vous ont-ils fait, Catherine ? »

Catherine était confuse et ne savait que répondre. A ce moment le prince entra.

— « Qu'as-tu, Niétochka ? demanda-t-il en me regardant et voyant mes larmes. Qu'as-tu ? continua-t-il en jetant un regard sur Catherine qui était rouge comme le feu. De quoi parliez-vous ? Pourquoi vous disputez-vous ? Niétochka, pourquoi vous êtes-vous fâchées ? »

Je ne pus pas répondre. Je saisis la main du prince, et tout en larmes je la baisai.

— « Catherine, ne mens pas. Que s'est-il passé ? »

Catherine ne savait pas mentir.

— « J'ai dit que j'ai vu la vilaine robe qu'elle portait quand elle était avec ses parents.

— « Qui te l'a montrée ? Qui a osé te la montrer ?

— « Je l'ai vue toute seule, répondit Catherine résolument.

— « C'est bon ! Tu ne dénonceras personne, je te connais. Eh bien, et après ?

— « Elle s'est mise à pleurer et m'a demandé pourquoi je me moquais de ses parents.

— « Alors tu t'es moquée d'eux ? »

Catherine ne s'était pas moquée, mais elle en avait eu l'intention, comme je le compris tout de suite.

Elle ne répondit rien, donc elle convenait de sa faute.

— « Va tout de suite lui demander pardon », dit le prince.

La princesse était blanche comme un mouchoir et ne bougeait pas.

— « Eh bien ! fit le prince.

— « Je ne veux pas ! prononça enfin Catherine à mi-voix, mais de l'air le plus résolu.

— « Catherine !

— « Non, je ne veux pas, je ne veux pas ! s'écria-t-elle tout d'un coup, les yeux brillants, et en frappant du pied. Père, je ne veux pas lui demander pardon. Je ne l'aime pas, je ne veux pas vivre avec elle. Je ne suis pas coupable si elle pleure toute la journée. Je ne veux pas, je ne veux pas !

— « Viens avec moi, dit le prince, en la prenant pour l'emmener dans son cabinet. Niétochka, va en haut. »

Je voulais me jeter sur le prince, intercéder pour Catherine, mais le prince répéta sévèrement son ordre et j'allai en haut, glacée de peur, pâle comme une morte. Dans notre chambre, je me couchai sur le divan. Je comptais les minutes, j'attendais Catherine avec impatience, je voulais me jeter à ses pieds. Enfin elle parut. Elle passa devant moi sans dire un mot et s'assit dans un coin. Ses yeux étaient rouges, ses joues mouillées de larmes. Ma résolution s'évanouit aussitôt. Je la regardai effrayée, sans pouvoir bouger. De toutes mes forces je m'accusais et tâchais de me prouver que c'était moi qui étais coupable de tout. Mille fois je voulus m'approcher de Catherine et mille fois je me retins, ne sachant pas comment je serais accueillie.

Toute une journée se passa ainsi. Dans la soirée du lendemain, Catherine devint plus gaie et joua au cerceau dans la salle. Mais bientôt elle abandonna son jeu et alla s'asseoir seule dans un coin. Avant de se coucher, tout d'un coup elle se tourna vers moi, fit même deux pas de mon côté ; ses lèvres remuèrent et s'ouvrirent pour me dire quelque chose ; mais elle s'arrêta, se détourna et alla se mettre au lit. Une autre journée se passa encore de la même façon. M<sup>me</sup> Léotard, étonnée, se mit enfin à interroger Catherine : qu'avait-elle ? n'était-elle pas malade pour, tout d'un coup, se tenir si tranquille ? Catherine répondit quelque chose, et prit même son volant ; mais dès que M<sup>me</sup> Léotard se fut éloignée, elle rougit, se mit à pleurer, et s'enfuit de la chambre pour que je ne la visse pas. Enfin, juste trois jours après notre querelle, soudain, après dîner, elle entra dans ma chambre et, timidement, s'approcha de moi.

— « Papa m'a ordonné de vous demander pardon, pronça-t-elle. Est-ce que vous me pardonnez ? »

Je saisis les deux mains de Catherine, et, étouffant d'émotion, je lui dis :

— « Oui, oui.

— « Papa m'a ordonné de vous embrasser. Est-ce que vous m'embrasserez ? »

En réponse je me mis à baiser ses mains que je couvrais de mes larmes. Ayant jeté un regard sur Catherine, je remarquai chez elle quelque chose d'extraordinaire : ses lèvres remuaient légèrement, son menton tremblait, ses yeux étaient mouillés ;

mais en un instant elle réfréna son émotion et un sourire parut sur ses lèvres.

— « J'irai dire à papa que je vous ai embrassée et que je vous ai demandé pardon, dit-elle lentement, comme en réfléchissant. Voilà trois jours que je ne l'ai pas vu. Il m'a défendu de me présenter devant lui avant que je n'aie fait cela », ajouta-t-elle après un silence; et aussitôt elle descendit, timide et songeuse, comme si elle n'était pas sûre de l'accueil que lui réservait son père.

Une heure plus tard, en haut, éclatèrent les rires, les cris, le bruit, l'aboiement de Falstaff; quelque chose était renversé et brisé, des livres tombaient par terre, le cerceau roulait dans toutes les chambres, en un mot, je compris que Catherine s'était réconciliée avec son père et mon cœur trembla de joie. Mais elle ne s'approchait pas de moi et, visiblement, évitait de causer avec moi. En revanche, j'eus l'honneur de provoquer au plus haut degré sa curiosité. Elle s'asseyait en face de moi pour m'examiner plus commodément et renouvelait ses observations sur moi de plus en plus souvent et naïvement.

En un mot, la fillette gâtée, capricieuse, que tous choyaient et chérissaient dans la maison comme un trésor, ne pouvait pas comprendre comment je me trouvais au travers de son chemin, alors qu'elle n'avait pas du tout voulu me rencontrer. Mais c'était un bon petit cœur, qui savait toujours trouver le bon chemin par son seul instinct.

Son père, qu'elle adorait, était la personne ayant le plus d'influence sur elle. Sa mère l'aimait passionnément, mais elle était très sévère avec elle; c'était d'elle que Catherine tenait l'obstination, l'orgueil et la fermeté de caractère; mais elle supportait tous les caprices de sa mère, qui allaient jusqu'à la tyrannie morale. La princesse comprenait étrangement l'éducation, et celle de Catherine était un mélange bizarre de gâteries stupides et de sévérités impitoyables. Ce qui était permis hier, tout d'un coup, sans aucune raison, était défendu aujourd'hui, de sorte que le sentiment de la justice de l'enfant était froissé... Mais il sera question de cela plus tard. Je noterai seulement que la fillette savait très bien définir ses rapports avec son père et sa mère. Avec son père elle était toute naturelle, sans mystère, franche. Au contraire, avec sa mère elle était méfiante, renfermée et absolument obéissante; mais

elle obéissait non pas sincèrement et par conviction, mais par système. Je m'expliquerai dans la suite.

D'ailleurs, pour l'honneur de Catherine, je dois dire qu'elle avait fini par comprendre sa mère, et qu'elle lui obéissait après s'être rendu compte de tout l'infini de son amour qui, parfois, revêtait un caractère maladif ; et la petite princesse, magnanimement, tenait compte de cette circonstance. Hélas ! ce calcul devait très peu aider dans la suite à sa petite tête chaude.

Mais je ne comprenais presque pas ce qui se passait avec moi. Tout mon être était ému d'une sensation nouvelle, inexplicable ; je n'exagère pas en disant que je souffrais et me tourmentais de ce nouveau sentiment. En un mot, et qu'on me pardonne ce mot, j'étais amoureuse de Catherine. Oui, c'était de l'amour, un véritable amour, un amour avec des larmes et de la joie, un amour passionné. Qu'est-ce qui m'attirait vers elle ? Pourquoi naquit cet amour ? Il commença dès le premier regard, quand tous mes sentiments furent doucement frappés à la vue d'une enfant belle comme un ange. Tout était beau en elle ; aucun défaut n'était né avec elle, tous ceux qu'elle pouvait avoir étaient acquis et se trouvaient chez elle à l'état de lutte. En tout on voyait chez elle le beau original ayant pris pour un moment une apparence fausse ; mais tout en elle, à commencer par cette lutte, brillait d'espérance, tout présageait chez elle un rayonnant avenir. Tous l'admiraient, et ce n'était pas moi seule qui l'aimait, mais tous. Quand, parfois, nous sortions nous promener à trois heures, tous les passants s'arrêtaient comme frappés dès qu'ils la regardaient, et parfois un cri d'admiration éclatait derrière l'heureuse enfant.

Elle était née pour le bonheur ; elle devait naître pour le bonheur. C'était la première impression quand on se trouvait en sa présence. Peut-être était-ce pour la première fois que mon sentiment esthétique avait été frappé, qu'il avait été éveillé par la beauté ; et c'est là peut-être la raison de l'amour que je ressentais pour elle.

DOSTOIEVSKI.

Traduit du russe par J.-W. BIENSTOCK.

(*A suivre.*)